

C'était mercredi la fête de tous les arts qui, à l'Opéra¹,

De cent plaisirs font un plaisir unique.

La poésie cependant y était assez médiocrement représentée par le livret de *Guillaume Tell*: mais en revanche, l'architecture, la peinture et l'art du décorateur y déployaient des séductions tout à fait nouvelles. On y voyait, chose rare même au théâtre, une restauration qui était en ces tems une heureuse révolution; car c'est le nom qu'il faut donner aux changements introduits dans la décoration des salles de spectacle par l'épreuve que M. Lesueur vient de faire à l'Opéra, avec une hardiesse couronnée du plus brillant succès.

Bien qu'obligé d'accepter les grandes données architecturales de l'ancienne salle, ce jeune artiste a trouvé le secret de lui imprimer un caractère entièrement nouveau. L'aspect un peu massif de la vaste coupole et des colonnes qui la soutiennent a disparu, grâce à l'introduction de l'ordre corinthien, et d'un balcon figurant une riche et forte balustrade de marbre blanc qui paraît supporter sans effort le poids de l'édifice. Les trois rangs supérieurs des loges présentent sur leurs devantures un motif uniforme, légèrement diversifié à chaque étage: c'est un fond cramoisi sur lequel se détachent des ornemens de couleurs variées, et offrant l'aspect d'une riche tapisserie: la même idée est reproduite sur le rideau. Le tout est surmonté, sur les trois faces de la salle, par des *vela* dont les dessins élégans et légers reposent agréablement les yeux éblouis par la richesse de la décoration générale. La coupole, entourée d'un cercle d'or et de guirlandes de fleurs, présente dans ses compartimens de gracieuses figures allégoriques et de magnifiques camées encadrées d'or. Les quatre pendentifs sont ornés de figures allégoriques d'un dessin large et vigoureux, peintes par M. Gosse, et représentant les quatre âges des beaux-arts.

L'effet général de ces dispositions impose, flatte, éblouit. L'air paraît circuler dans toutes parties de la salle, entre les balustres blancs qui se détachent vivement sur le fond cramoisi dans lequel ils sont engagés, au fond des loges dont le ton gris de perle contraste avec la couleur éclatant des devantures, sous les arcs surbaissés qui se projettent au-dessus des trois côtés de la salle. On ne reconnaît là ni simplicité grave et nue du genre antique, ni l'afféterie du 18^e siècle: c'est dans l'âge de la renaissance que l'artiste paraît plutôt avoir cherché ses inspirations. Cependant, pour faire la part de la critique, nous devons dire que le peintre a trop prodigué les petites *figures* nues d'amours; il en a mis dans les grands compartimens de la coupole, dans les pendentifs, au devant des loges: il en a peuplé les médaillons placés au-dessus de l'ouverture de la scène, et au milieu desquels se trouve perché notre coq national, qui fait une singulière figure en pareille compagnie. Poursuivi de tous côtés par ces légions d'amours *in naturalibus*, l'on ne peut se défendre de cette impatience qui a inspiré à Béranger une de ses plus jolies chansons.

¹ L'importance et la longueur des débats du congrès belge ont retardé la publication de notre revue des théâtres, qui devait paraître quelques jours plus tôt.

Des candélabres adaptés aux colonnes d'avant-scène supportent des tubes de verre mat imitant parfaitement les bougies, d'où s'élancent des jets de gaz hydrogène: le lustre, qui a reçu quelques modifications, projette en tous sens une lumière plus vive qu'auparavant: pas un recoin de la salle n'est resté dans l'ombre. Tant d'éclat sert parfaitement les vues de l'architecte et du peintre; mais l'illusion scénique n'en souffre-t-elle pas quelque atteinte? Au reste, tout ce que la critique pourra dire à cet égard sera superflu, tant que les femmes n'auront pas consenti à sacrifier les intérêts de la coquetterie à ceux de l'art, tant que, moins occupées de voir que d'être vues, elles seront peu disposées à laisser voiler l'éclat de leurs charmes et de leurs parures par un demi-jour qui prévienne les distractions de l'organe visuel, et donne à la perspective théâtrale quelque chose des effets du diorama.

Peut-être reconnaîtra-t-on un jour qu'au théâtre, et même à l'Opéra, c'est sur la scène qu'est le spectacle, et non dans la salle: mais il faut d'abord que le public soit tout à fait accoutumé à la magnificence que M. Véron vient de déployer sous ses yeux. Cet habile directeur a parfaitement compris qu'il pourrait économiser quelque temps encore les nouvelles jouissances qu'il nous promet; c'est par des ouvrages déjà connus et goûtés du public, par *Guillaume Tell*, *La Somnambule*, *la Muette de Portici*, qu'il a fait valoir la belle composition de Rossini, qui a mis le sceau à la révolution musicale si heureusement consommée sur notre première scène lyrique. Mlle Dorus [Dorus-Gras] s'est essayée dans le rôle de Mathilde, si bien chanté par Mme Damoreau [Cinti-Damoreau]: cette jeune cantatrice a des progrès à faire, et peut-être la scène de l'Opéra est-elle trop vaste pour ses moyens. On n'en dira pas autant de Mme Schroeder-Devrient [Schröder-Devrient], que M. Véron a eu l'heureuse pensée de nous conserver: cette acquisition précieuse ne peut qu'ajouter beaucoup aux élémens de succès qui, sous une administration habile, doivent assurer la splendeur et la prospérité du premier théâtre de l'Europe.

JOURNAL DU COMMERCE, 8 juin 1831, p. 3.

Journal Title:	JOURNAL DU COMMERCE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	8 JUIN 1831
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°4770
Year:	1831
Series:	None
Pagination:	3
Issue:	Mercredi 8 Juin 1831
Title of Article:	THÉÂTRES.
Subtitle of Article:	None
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None